

LILY-ROSE DEPP
DANS LE FILM « NOSFERATU »
(2024). CI-DESSOUS, DÉFILE
AUTOMNE-HIVER 2025 SIGNÉ
MATIÈRES FÉCALES. EN BAS,
LE LIVRE « MONSTRUEUSES »,
DE TAOUS MERAKCHI.

POP CULTURE

BALANCE TON GORE

Longtemps réservée aux aficionados, l'horreur déferle sur les écrans, la littérature, et infuse même nos vestiaires. Un genre qui exorcise l'époque et dont les féministes font un terrain de jeu.

PAR FLORENCE TRÉDEZ

CETTE ANNÉE 2026 SERAIT-ELLE HORRIFIQUE ? Si l'actualité mondiale ressemble parfois au scénario d'un film d'horreur (à l'image des révélations des dossiers Epstein, avec ses milliardaires dépravés, son île sinistre et son réseau pédocriminel), notre besoin d'en consommer, sur les écrans et ailleurs, ne faiblit pas. Après « Sinners », de Ryan Coogler, gros succès au box-office l'année dernière (seize nominations aux prochains Oscars, un record), « Frankenstein », de Guillermo del Toro, ou « Nosferatu », de Robert Eggers, le défilé de créatures monstrueuses et les jeux de massacre continuent cette année. « The Bride ! », le film de Maggie Gyllenhaal (en salle le 4 mars), redonne vie à la fiancée de Frankenstein, « The Beauty », de Ryan Murphy (sur Disney+), associe milieu de la mode et virus tueur, « Werwolf », de Robert Eggers (prévu le 30 décembre), modernise le mythe du loup-garou. Et on ne compte plus les suites ou spin-off de sagas célèbres : « Scream 7 » (en salle), « Scary Movie 6 » (le 3 juin), « Evil Dead Burn » (le 22 juillet), réalisé par le Français Sébastien Vanicek, « Resident Evil » (le 16 septembre), de Zach Cregger, le réalisateur du très remarqué « Évanouis », en attendant 2027 et « L'Exorciste », de Mike Flanagan, avec Scarlett Johansson. Ce cinéma de genre, jadis méprisé, est devenu cool, et des stars comme Jacob Elordi, Christian Bale ou Lily-Rose Depp se bousculent pour nous faire frissonner. Côté mode, la marque Matières Fécales réinterprète les codes du zombie ou du vampire. Le 13 février, c'est Margot Robbie qui a fait sensation lors du Vogue Australia Summer Ball dans une robe « têtes de mort » signée Alexander McQueen, collection printemps-été 2026. Un remix de celle portée par Kate Moss en 2004. En littérature, la romance horrifique est la ●●●



Aidan Monaghan/Universal Pictures; Rob Tennent; Launched Metrics/Spotlight; Nick Travenise, Presse.



CHARLI XCX, LE 5 FÉVRIER
À LONDRES. À DROITE, LE LIVRE
« GÉNÉRATION BODY HORROR »,
DE FLEUR HOPKINS-LOFÉRON.



« FRANKENSTEIN »,
AVEC MIA GOTH ET
JACOB ELORDI.

“L’horreur permet
de digérer
les choses
difficiles, non pas
en les mettant
sous le tapis, mais
en les sublimant.”

FLEUR HOPKINS-LOFÉRON,
AUTRICE

●●● tendance frémissante du moment.

Dans un versant pop, l’album « Wuthering Heights », de Charli XCX (bientôt à l’affiche de « Faces of Death », de Daniel Goldhaber), s’impose comme la bande-son parfaite de nos peurs inavouées.

Stop ou en gore ? « L’horreur fait un boom quand le monde va mal. Or, il va très mal, explique Taous Merakchi, autrice de “Monstrueuse” (éd. La Ville Brûle), vibrant plaidoyer pour le cinéma d’horreur. Ce cinéma fait aussi écho à l’impression d’étrangeté que nous renvoient les changements rapides de notre société. Ce qui était familier devient inquiétant et potentiellement menaçant. » Miroir des excès d’un monde qui nous terrifie, le cinéma d’épouvante nous proposerait une catharsis. « Nous avons un besoin atavique de nous faire peur et de penser notre propre mortalité, abonde Fleur Hopkins-Loféron, autrice, avec Morgane Caussarieu, de “Génération Body Horror” (éd. ActuSF). L’horreur permet de digérer les choses difficiles, non pas en les mettant sous le tapis, mais en les sublimant. »

Si le phénomène n’est pas nouveau, il épouse les préoccupations de l’époque et s’attache à y répondre. « Le genre en soi a toujours été politique », rappelle Éric Libiot, auteur, avec François Theurel, d’« Écran noir. Les histoires vraies derrière les films d’horreur » (éd. Dark Side). Il cite ainsi « Massacre à la tronçonneuse », de Tobe Hooper (1974), annonciateur de la désillusion du « flower power » et de la fin des idéaux, ou bien encore « Zombie », de George A. Romero (1978), charge gore contre la société de consommation. « Aujourd’hui, ce sont les films de Julia Ducournau (“Grave”, “Titane”) ou de Coralie Fargeat (“The Substance”) qui prennent le relais », ajoute le journaliste. Car, comme le

montre très bien le documentaire « Même pas peur(e) ! », signé Valérie Costantino et Olivier Boucreux (à partir du 2 mars sur Ciné+ OCS), l’horreur est devenue aussi le terrain de jeu d’une nouvelle génération intrépide de réalisatrices féministes, mais aussi de réalisateurs racisés ou issus de minorités. « Get Out » (2017), réalisé par Jordan Peele, premier gros succès

du genre, traitait ainsi des mécaniques de pouvoir entre populations blanche et noire. Quant à « Sinners », il évoquait, à travers ses personnages de vampire, le racisme et la ségrégation. Avec « The Substance », emblématique du « body horror », Coralie Fargeat s’est attelée à dénoncer « la violence systémique de la représentation de la femme », explique-t-elle dans « Même pas peur(e) ! ».

Depuis quelques années, le cinéma horrifique est ainsi devenu le lieu privilégié pour filmer certaines expériences féminines rarement montrées ailleurs, comme la survenue des règles (« Carrie », de Brian De Palma), l’accouchement (« Alien », de Ridley Scott), le viol (« Jennifer’s Body », de Karyn Kusama) ou l’hypersexualisation (« The Substance »). C’est aussi un genre dans lequel l’héroïne détourne les stéréotypes en exprimant sa rage contre le patriarcat, et où elle gagne à la fin. « Comme dans “Revenge”, de Coralie Fargeat, où la jeune femme violée se venge contre ses agresseurs, explique Fleur Hopkins-Loféron. Une héroïne qui diffère des filles hurlant en culotte et soutien-gorge que l’on a vues à foison jusque-là. » En 2021, dans son discours d’acceptation de la Palme d’or pour « Titane », au Festival de Cannes, Julia Ducournau remerciait le jury « d’avoir fait entrer les monstres ». Ceux-ci envahissent encore cette année les écrans. « Car on est dans une grande réappropriation de ces figures, qui a commencé avec les sorcières », commente Taous Merakchi. « Le monstre nous donne à penser notre propre humanité », ajoute Fleur Hopkins-Loféron. L’horreur est humaine. ●